Tout d'un coup, les étudiants se mettent à scander le nom de M. Moraga : le public et le conférencier applaudissent. L'inspecteur prétend suspendre la séance, mais le public ne quitte pas la salle.

La police coupe la lumière : quelqu'un réussit à la rallumer tout de suite. Un délégué des étudiants lit un manifeste. L'inspecteur de police le lui arrache des mains et coupe de nouveau le courant. Dans le noir, toutes les personnes présentes signent le manifeste.

A 10 heures du soir, concert de klaxons devant le couvent et, dans la nuit, quelques nouvelles arrestations.

Une première manche

Vendredi matin, l'université est en grève et l'Ordre des avocats s'apprête à intervenir. Les autorités s'énervent. A midi quinze, matraque au poing, les policiers pénètrent à l'intérieur du couvent, font aligner les rebelles dans la cour, vérifient leur identité, confisquent les cartes d'étudiants, arrêtent un bon nombre de manifestants et même quelques moines qui les avaient traités de brutes.

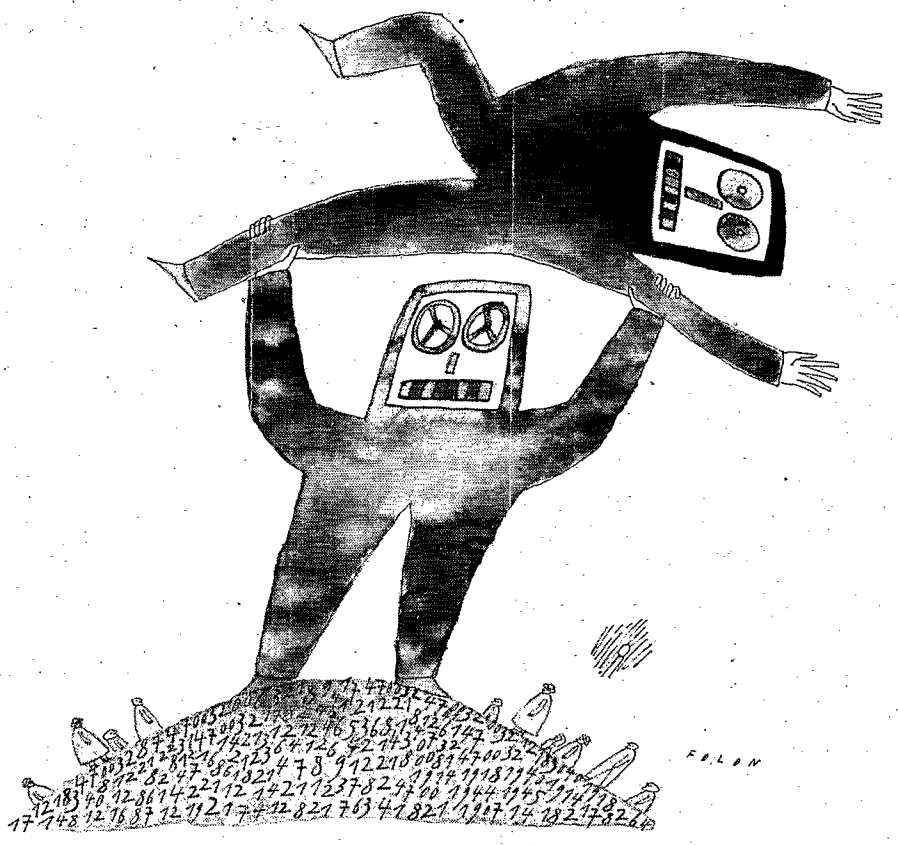
M. Garcia Valdecasas et ses maîtres ont gagné — mais pas même une première manche : une première escarmouche. La bagarre est engagée et il est certain qu'elle sera longue. Une partie de l'Eglise espagnole est en train de perdre sa bonne conscience vis-à-vis du régime. Quant aux étudiants, ils commencent à se délivrer de la peur.

L'affaire a son importance, mais il ne faut pourtant pas en tirer de conclusions hâtives. Dans la journée de jeudi, les ouvriers du bâtiment, fort nombreux dans le quartier de Sarria, n'ont manifesté aucune émotion en voyant ces jeunes gens et ces jeunes filles, bourgeois bien vêtus, détaler devant la police qui les matraquait. Certains n'ont même pas interrompu leur travail : l'affaire ne les concernait pas.

D'autre part, il faut aussi accepter une évidence : pour manifester, la classe intellectuelle espagnole se « motorise ». Elle est foncièrement hostile au régime, mais son train de vie augmente. Et si l'opposition au régime se marque chaque jour davantage, elle prend des formes très différentes dans les différents milieux sociaux, elle est désunie et ne suit aucune ligne précise. Seules la font unanime les énormes bourdes du régime — ainsi celle qu'il vient de commettre à Sarria — et dont, grâce à Dieu (si l'on ose dire), il est coutumier.

XAVIER ARAU

(*Pour aider les étudiants espagnols à assurer leur défense, l'U.N.E.F. a ouvert une souscription nationale. Les dons sont à verser au C.C.P.* 408-29 *Paris, U.N.E.F., avec mention « Solidarité avec les étudiants espagnols ».*)



Industrie

Le plan «calculatrice 68»

La France a-t-elle les moyens de construire les « ordinateurs » qui assureraient son indépendance vis-à-vis des Etats-Unis?

La guerre des calculateurs aura lieu et la France y prendra part. C'est là du moins ce que vient de décider le gouvernement français, en lançant son plan « calculatrice 68 ».

Cette décision vient exactement deux ans après une dramatique capitulation française. Au début de 1964, en effet, la Compagnie des Machines Bull, la plus grand constructrice de calculateurs en Europe (10 000 salariés et, pour la matière grise, un bon millier d'ingénieurs et de techniciens) passait la main : la General Electric américaine, environ vingt fois plus puissante, en prenait le contrôle.

Après s'être violemment opposé à cette fusion, le gouvernement français l'approuva. Seul il pouvait sauver Bull, mais l'opération aurait coûté cher et aurait empiété sur la « liberté » du secteur privé : le gouvernement y renonça. Deux ans plus tard, il se ravise : Bull sera vengé. C'est du moins ce qu'on laisse entendre.

Un polyglotte

Les arguments qui avaient justifié la capitulation de 1964 ne seraient-ils donc plus valables ? Ils semblaient pourtant fort convaincants. Aucune firme française, disait-on, ne peut tenir devant les mastodontes américains dont le premier (I.B.M.) monopolise à lui seul 75 % du marché mondial des calculatrices, et dont le second (General Electric) emploie 264 000 salariés, dont 10 % d'ingénieurs et fabrique de tout, des lampes électriques aux diamants synthétiques. Au total, 200 000 produits différents. Trois firmes européennes seulement, écrivait à l'époque un journal d'affaires, peuvent espérer s'opposer aux Américains : Philips (Hollande), Siemens et A.E.G. (Allemagne occidentale). L'ancien président de Bull avait dit pratiquement la même chose.

Ces raisonnements, où l'on ne tenait compte que de la quantité, ont récemment reçu un cinglant démenti. En septembre dernier, en effet, une firme européenne lançait sur le marché un calculateur révolutionnaire. Il n'était plus fondé sur le principe du transistor, du résistor, du tube diode, du circuit imprimé, etc., mais sur celui du micro-circuit monolithique. En pratique, cela signifiait qu'un éclat de silicone, masqué par photolithographie d'une mince pellicule d'impuretés, et pas plus gros qu'une tête d'épingle, allait faire le même travail qu'un ensemble de la taille d'une envloppe. Et qu'il allait faire ce travail plus vite, à moindre coût et avec plus de sûreté.

Mieux : le nouveau calculateur était « polyglotte ». Son constructeur le livrait avec un mode d'emploi permettant d'utiliser les « langues » jusqu'alors intraduisibles, dans lesquelles chaque grand constructeur oblige les usagers à parler à « sa » machine. Grâce à cette barrière des langues, les « grands » américains pensaient s'attacher définitivement leurs clients et monopoliser le marché. Mais là, la barrière était levée.

Une petite naine

La firme qui réussit ce tour de force était, comparée aux grandes, une vilaine petite naine réalisant le chiffre d'affaires misérable, dans le domaine des calculateurs, de 17 millions de dollars par an. C'était l'English Electric, comparable par sa taille à la C.G.E. française.

En fait, English Electric avait foncé dans la brèche que les « grands » américains laissaient délibérément ouverte. Les micro-circuits monolithiques, en effet, étaient utilisés depuis cinq années déjà dans les fusées américaines mais leurs deux fabricants américains, la Fairchild et la Texas Instruments, n'acceptaient de livrer aux Britanniques que des quantités infirmes de ce composant. Qui plus est, ils vendaient seulement des micro-circuits d'un modèle déjà périmé et au triple du prix américain.

Les grands constructeurs de calculateurs américains, d'autre part, n'exploitaient pas à fond les possibilités

→